

Le Dragon Nu-â-â

En ces temps anciens, l'armée franque du duc Charles venait de repousser les Sarrasins entre Tours et Poitiers. Nombre d'invasisseurs avaient été occis au cours de l'affrontement qui avait duré une semaine entière, et les survivants en déroute regagnaient les Pyrénées à la hâte. En glorieux vainqueur ayant écrasé les forces ennemies, le duc Charles allait gagner son nom de guerre, le Marteau¹. L'un de ses plus braves guerriers, le chevalier Linstang, s'était distingué au combat. Alors que la nouvelle de la victoire l'accompagnait sur le chemin de son retour en pays d'Aunis, la foule lui réservait un accueil triomphal. Les dames de la cour de Chatelaillon avaient organisé des festivités en son honneur. En beau et preux chevalier, Linstang charmait l'assemblée par son allure fière, ses manières courtoises et les récits de ses prouesses. Il faisait battre le cœur des nobles châtelaines, et plus d'un seigneur ayant une fille à marier désirait l'avoir pour gendre. Galant avec toutes, il ne pouvait s'empêcher de laisser paraître sa préférence pour la demoiselle de ses pensées, la belle Élise de Caboran.

Elle était la fille du baron de Charron. Dans sa jeunesse, Caboran avait été un chevalier plein de bravoure, passé maître dans le maniement de l'épée et de la lance. Mais ses forces l'avaient abandonnées au fil des années, et la perte de sa femme Ermeline, la mère d'Élise, l'avait transformé en un vieil homme aigri et avare. Il vivait reclus dans son château de Charron, qu'il avait maintes fois défendu des convoitises des envahisseurs et des seigneurs voisins, bien que désormais, sa santé ne lui permettait plus de remplir ses devoirs de chevalier. Il n'était pas sorti de sa citadelle depuis des années, et s'il avait décidé de se rendre aux fêtes de Chatelaillon, c'était dans l'unique but de présenter sa fille à la noblesse de la province d'Aunis. Les sieurs de Chatelaillon ou de Marans, les plus riches de la région, auraient peut-être un fils à marier. Il espérait aussi y rencontrer Ethelbert de Fouras, fils de son ancien compagnon d'arme, dont la châtellenie prospérait des taxes perçues sur les bateaux de commerce de la Charente. Avec un fief aussi prospère, ce serait le gendre parfait.

Cependant, Élise n'avait guère la tête aux réjouissances et semblait préoccupée. Non seulement son père n'avait pas aperçu Ethelbert, mais il avait été très mécontent d'y rencontrer Linstang. Elle avait eu vent que la veille, Linstang avait à peine commencé à présenter sa demande en mariage que son père l'avait aussitôt écarté en des termes très durs :

« Hormis la noblesse de ta famille, tu n'es rien, lui dit-il. Ton père s'est ruiné, tu n'as plus aucune terre. Ma fille mérite mieux que toi, elle n'aura aucun mal à trouver un meilleur parti. Elle est destinée à un grand seigneur. Tu n'as rien à attendre de moi. »

Aussitôt les fêtes de Chatelaillon terminées, le baron se renferma dans son château de Charron. Il restait des journées entières cloîtré dans ses appartements. L'air sombre, assis dans son fauteuil devant la cheminée, il regardait distraitemment danser les flammes tout en ruminant les événements des jours passés. Il se sentait las et abandonné. Les grands seigneurs ne lui avaient accordé aucune attention. Sa fille Élise, elle-même profondément attristée du rejet de son bien-aimé, ne savait quoi faire pour le soutenir. Elle s'installait auprès de lui et lui parlait de sa mère Ermeline, lui rappelant des souvenirs. Mais le vieux baron restait enfermé dans son silence.

Quelques jours plus tard, une effroyable tempête ravagea le pays pendant trois jours et trois nuits. Ce fut l'une de ces tempêtes séculaires. L'océan déchainé franchit les digues et pénétra profondément dans les terres, inondant les champs, détruisant les récoltes, renversant arbres et chaumières. Lorsque les flots se

¹ Charles Martel (688 – 741), duc de Francs et maire du palais d'Austrasie et de Neustrie.

retirèrent, ils découvrirent sur le sable une créature monstrueuse. Elle avait la forme d'un horrible serpent, haut comme un percheron, et long d'au moins cent vingt pieds. Il était recouvert d'épaisses écailles rougeâtres, parsemée de larges taches d'un gris sale. Ses pieds crochus étaient armés de griffes acérées, et sa queue se terminait par un dard qu'il balançait d'un côté et de l'autre avec souplesse et agilité. Il avait deux longues nageoires rabattues sur ses flancs, et avait dans son dos deux grandes ailes qu'il déployait pour se donner un air encore plus féroce. Son cou, d'une longueur prodigieuse, se terminait par la plus grosse tête de reptile qu'aucun n'ait jamais vu. Ses longues oreilles pendantes étaient telles les cornes d'un taureau sauvage. Ses yeux larges et ronds étaient couverts de crin roux, dur comme des aiguilles d'acier. Sa gueule béante et garnie de six rangées de dents tranchantes s'élargissait à volonté, et crachait une haleine pestilentielle qui donnait la nausée à quiconque se tenait à quelques pas. Il poussait une sorte de hurlement caverneux assimilable aux syllabes nu-â-â lorsqu'il se mettait en quête d'une proie, et c'est ainsi qu'il fut nommé.

Le dragon Nu-â-â dévasta le pays, foulant les moissons, dévorant aussi bien les troupeaux que les bergers. Le baron resta d'abord incrédule du fléau qui le frappait. Au fil des semaines, les villageois rapportèrent au château des récits terrifiants, qui arrivèrent aux oreilles du seigneur. Il se décida à envoyer une petite troupe de chasseurs et d'archers pour traquer la bête, estimant que ses hommes viendraient rapidement à bout de ce que ces couards de paysans avaient certainement exagéré. Mal en prit à ces pauvres hommes. Leurs volées de flèches glissèrent sur les écailles du monstre. Ils furent contraints de s'enfuir après que cinq des leurs n'aient été misérablement dévoré, et rapportèrent la sinistre nouvelle au sieur de Caboran.

Pris de colère, il ordonna au capitaine de sa garde de réunir un détachement composé de ses meilleurs hommes, et de mettre à mort la bête maléfique. Lesquels ne furent pas plus heureux que les précédents ; seule la moitié d'entre eux, pour la plupart blessés, purent échapper à Nu-â-â, dont la queue transperçait les armures et cottes de maille comme du parchemin. Le reste de leurs compagnons avaient trouvé la mort, à commencer par leur capitaine.

À la colère fit place le doute. Le vieux baron maudissait sa vieillesse qui l'empêchait de manier l'épée et la lance. Que pouvait-il faire si ses meilleurs soldats étaient incapables de déloger le dragon ? Dorénavant, il continuait ses ravages et personne ne tentait de l'approcher. Les habitants de la région vivaient dans la terreur et n'osaient plus sortir de leurs chaumières, craignant pour leurs vies, laissant les champs à l'abandon. La situation dura ainsi pendant des mois. Tant et si bien que la famine vint à sévir, et poussa les paysans à implorer miséricorde aux portes du château. Les rumeurs abominables sur le fief de Charron avaient été portées de village en village, au point que les grandes familles nobles d'Aunis déclinèrent tous les appels à l'aide de Caboran, refusant d'envoyer leurs hommes à une mort certaine. À son plus grand désespoir, même Ethelbert jugeait plus prudent de rester à l'abri derrière les murs de Fouras. Acculé, le baron se résigna à implorer l'aide de Linstang. Il le fit venir à lui et lui dit :

« J'ai su que tu aimes toujours Élise, malgré mon refus. Je suis disposé à te la donner pour femme si tu acceptes de libérer la contrée de la créature infernale qui la terrorise depuis trop longtemps. Tue le dragon, et Élise sera à toi. Acceptes-tu ? »

— Il sera fait selon votre désir, Monseigneur, répondit Linstang avec aplomb. Je vous rapporterai sa tête !

— Hé bien soit, fit Caboran. Tu auras besoin d'aide dans ta tâche. Rassemble mes vassaux, dis-leur que leur seigneur les appelle aux armes, et mène les vers la victoire. »

En quittant le château de Charron, Linstang exultait. Le baron lui donnait enfin une chance de prouver sa valeur, et son rêve d'épouser Élise était à sa portée. Il fit la tournée des bourgs et hameaux alentours, et réunit autour de lui tous les nobliaux, hommes d'armes, hallebardiers et archers. Il ordonna aux paysans de

s'équiper de fourches, de haches, de piques. En deux jours, il réunit une compagnie de trois cents hommes, et à leur tête il marcha en direction de l'ancre de la bête.

En chemin, les hommes étaient joyeux. Comment un dragon, aussi féroce soit-il, pourrait-il rivaliser avec une telle troupe de guerriers ? La victoire et la gloire leur semblaient certaines. Ils eurent tôt fait de changer d'avis à l'approche de la grotte où se terrait le monstre. Les hurlements effroyables leur glacèrent le sang, et ils voulurent tous rebrousser chemin.

« Comment ? fulmina Linstang. De simples rugissements vous font perdre tout votre courage ? N'êtes-vous donc que des lâches ? Allons, soldats, ressaisissez-vous ! En avant, sus à l'ennemi ! »

À peine eut-il fini d'enhardir ses hommes, qu'ils aperçurent le dragon franchir le bosquet devant eux. Il marchait dans leur direction, renversant les arbres sur son passage. À la vue de cette créature horrible que rien n'arrêtait, les hommes en tête de colonne lâchèrent leurs armes et partirent en courant. Le dragon s'élançait maintenant au galop, la gueule grande ouverte : « Nu-â-â ! Nu-â-â ! »

Linstang tenta de rattraper ses hommes, il hurlait ses ordres pour leur redonner courage :

« Hardis, soldats ! Formez une ligne ! Serrez les rangs ! »

Mais rien n'y faisait. Voyant les fuyards détalier autour d'eux, les suivants prirent aussitôt leurs jambes à leur cou, et ce fut bientôt toute la troupe qui partit en déroute. Linstang restait seul face à la bête. Ayant fait le serment de rapporter sa tête, il sortit son épée, prêt à vendre chèrement sa vie... alors que le dragon continua sur sa lancée, et passa à côté de lui sans lui prêter attention. Et rattrapa quelques soldats et les dévora.

Abandonné, humilié, Linstang rentra chez lui. Il avait honte d'avoir à se présenter ainsi devant le père d'Élise. Il ne pouvait se résoudre à lui avouer sa débâcle. Il s'imaginait déjà la réaction du baron, qui lui interdirait de revoir sa fille. Il pestait contre tous ces peureux qui avaient préférés fuir que de faire leur devoir. Des chiens n'auraient pas été moins courageux, et ce seraient certainement mieux battus que ces imbéciles. C'est alors que lui vint une idée, et il reprit espoir. Il appela :

« Médor ! Pluton ! Rongefer ! À moi, venez ici ! »

Ses trois puissants dogues de Bordeaux accoururent et s'allongèrent au pied du chevalier, remuant leur queue, les oreilles dressées. Ils haletaient, attentifs et prêts à obéir aux ordres de leur maître. C'étaient ses trois chiens favoris, robustes, et bien dressés pour la chasse au sanglier. Réconforté par la loyauté de ses chiens, il reprit espoir.

Il passa les jours suivants à construire un assemblage de bois dans la cour de son logis. Sans ménager sa peine, il débitait, sciait, rabotait, martelait et ciselait de l'aube aux dernières lueurs du jour. Une fois terminée, il avait produit une réplique du monstre, fidèle en tous points. Pour compléter le réalisme, il l'avait recouvert de vieilles toiles délavées rouges et grises. Hormis la puanteur, il jugea que cette reproduction était presque aussi effrayante que la créature elle-même. Il enfila son armure et, prêt au combat, appela ses chiens pour débiter leur entraînement.

Arrivant au galop, les dogues se figèrent à la vue de la statue de bois. La queue basse, ils gémissaient et tremblaient. Linstang leur ordonnait d'attaquer, et malgré ses encouragements, rien n'y faisait. Alors il tira son épée au clair et chargea le dragon factice. Il frappait de grands coups et rugissait en redoublant d'ardeur. Les molosses croyaient leur maître seul face au danger, et c'est alors qu'ils s'élançèrent et se jetèrent au combat. Ils mordaient le dragon à pleines dents, et déchirèrent de tissu jusqu'à le mettre en lambeaux.

« Très bien ! dit Linstang tout en caressant ses chiens en guise de récompense. Maintenant que mes chiens sont accoutumés à la présence du monstre, je dois l'animer pour le rendre tout à fait réel. Voyons comment ils réagiraient si la bête remuait avec vigueur. »

Les deux jours suivants, il articula la tête et la queue du monstre avec poulies et ressorts. Il tendit de nouvelles toiles sur son corps, et fixa deux petites lanternes au fond de ses orbites pour reproduire son regard démoniaque. Il reproduisit l'expérience, et cette fois-ci les dogues se précipitèrent sans hésiter et le mirent en pièces. L'une des lanternes se brisa et embrasa la toile. Les molosses ne s'arrêtèrent qu'une fois le dragon réduit en un grand brasier.

Linstang jugea que ses chiens étaient fin prêts à se battre, il ne lui fallait plus que de les équiper. Il leur passa au cou de larges colliers hérissés de longues pointes tranchantes. Sur les flancs des animaux, d'épaisses ceintures de cuir maintenaient des lames de faux. Et pour compléter leur accoutrement, il attacha à leurs pattes des bracelets garnis de griffes d'acier. Il s'arma lui-même de pied en cape, monta sur son destrier en armure, et le petit groupe pris le chemin de l'ancre du dragon.

Alors qu'ils approchaient des marais du lieu-dit de la Plaisance, les oreilles des chiens se dressèrent. Bientôt, Linstang distingua le hurlement terrible : « Nu-â-â ! Nu-â-â ! » Les bêtes étaient nerveuses. En quelques instants, ils aperçurent le monstre en train de courir dans leur direction. Le cheval renâclait. Les chiens de chasse étaient à l'arrêt et poussaient des gémissements plaintifs. Linstang donna alors des coups de talon sur les flancs de sa monture, qui s'élança au galop. Il appela :

« Médor ! Pluton ! Rongefer ! À moi ! À l'attaque ! »

Chargeant le dragon, le chevalier abaissa sa lance et perça la gueule du monstre, mais celui-ci la brisa en mille morceaux. Déséquilibré par le choc, Linstang fut désarçonné et roula derrière un arbre pour se mettre à couvert. Il était en fâcheuse posture, seul face au dragon. Alors que le monstre se retournait vers lui, il offrit son flanc aux trois molosses qui venaient assister leur maître à pleines enjambées. Ils bondirent sur le dos couvert d'écailles. Linstang se redressa rapidement, tira son épée et l'abattit sur la gueule du dragon ensanglantée. Il perça à nouveau le dragon, mais ses écailles étaient tellement solides que l'épée se brisa à son tour. Ne sachant où donner de la tête, la créature se débattait furieusement. Les chiens lui couraient autour et la mordaient de toutes leurs forces sans lâcher prise. Les lames lui déchiraient le ventre. L'horrible bête poussait des hurlements terribles. Profitant de la détresse du monstre, Linstang sortit son poignard et en plongea la lame profondément dans l'œil du dragon. Il se tordit brusquement de douleur, renversant le chevalier. Il s'immobilisa, puis s'effondra en poussant un dernier râle.

Victorieux, Linstang se précipita vers ses chiens pour les caresser et panser leurs blessures. Puis il trancha la tête du dragon, non sans mal, et l'apporta au baron de Caboran. Lequel tint sa promesse et accorda la main de sa fille au brave chevalier. On lui donna le surnom de Nuââ en souvenir de sa glorieuse victoire.

Des années plus tard, à la mort du baron de Caboran, Linstang et son épouse héritèrent d'un fief entre le comté de Benon à l'est, le fief de Sérigny à l'ouest et la seigneurie de Marans au nord. Au lieu même où le dragon fut vaincu, on fit construire une chapelle. Et sur la caverne où il se terrait, Linstang fit construire un château, flanqué de hautes tours rondes et entouré de deux profonds fossés. Ce château prit à son tour le nom de Nuââ. Et c'est ainsi que le village qui grandit à son pied serait un jour devenu Nuaille-d'Aunis.